

LE PRISONNIER

Tout a commencé par un cri, un long hurlement modulé dans les aigus, exprimant l'effroi. Nulle oreille n'avait encore perçu pareille expression de l'horreur et pourtant, je dus m'habituer bien malgré moi à entendre cette indicible douleur s'extérioriser tout au long de mon séjour dans ce camp.

Ce cri, issu des entrailles de la folie, pénétrait chaque minute de cette vie larvaire à laquelle la guerre nous avait tous très tôt voués. Il résonne encore aujourd'hui dans mes oreilles et m'éveille souvent la nuit, quand les cauchemars viennent hanter mon esprit fatigué de tant de tortures inutiles que même le plus dément des bourreaux n'aurait jamais osé imaginer.

« La réalité souvent dépasse la fiction »

dit un proverbe. Celui qui a inventé pareil adage ne croyait pas si bien dire même si on peut être tenté de l'excuser en jurant que ses mots ont dépassé sa pensée.

Avant, lorsque je n'étais encore qu'un jeune homme insouciant, il m'était impossible d'envisager que mon combat pour la liberté déboucherait un jour vers... l'innommable. Plus tard, bien plus tard, je me rendis à l'évidence : j'avais côtoyé l'enfer, le vrai, le réel. Il avait bel et bien existé autrement que comme une menace théorique de simple punition née d'une théologie dualiste. Ce que la religion décrivait comme le châtement suprême ressemblait à s'y méprendre au rêve d'un doux illuminé incapable de supposer jusqu'où pouvait aller l'esprit humain libéré de toutes limites.

J'ignore pourquoi je fus épargné. Peut-être pour témoigner mais ce secret, trop lourd à porter, me paraît maintenant tellement irréel et incroyable qu'il m'arrive parfois de douter de l'équilibre de mon esprit. Je n'ose pas parler, comme si je me sentais complice d'un crime que je n'ai certes pas commis mais contre lequel je ne me suis pas élevé pour essayer d'en sauver les victimes. Je me sens coupable, sale, avili et probablement détruit.

Je sais pourtant, sans vouloir chercher d'excuse à mon inertie, que malgré ma meilleure volonté, je n'aurais strictement rien pu faire. J'entendais mais je ne voyais pas. Mes compagnons et moi n'avions pas accès aux baraquements dans lesquels étaient enfermés les cobayes. Ils arrivaient par camions dans une autre partie du camp délimitée par de hautes palissades en planches les cachant à notre vue. Nous percevions seulement une rumeur faite de plaintes et de gémissements, de bruits mats (des coups probablement assénés sur des corps nus) et d'ordres gutturaux aboyés. Nous découvriions rarement les résultats des sévices auxquels étaient soumis ces gens mais il advenait, parfois, qu'un cadavre affreusement mutilé ait été oublié sur une des grandes tables de cette immense salle dont le parquet avait tellement pompé de sang qu'il s'était coloré d'un brun rougeâtre. Nous étions chargés de nettoyer sans nous permettre le moindre commentaire. Le sacrifié devait nous rappeler la précarité de notre situation. Demain, nous aurions pu être à sa place...

Plus tard, après la libération, en discutant avec d'autres déportés, je me rendis compte que nos conditions de détention n'avaient pas été les plus atroces. Nous étions sales et couverts de vermine, nous crevions de froid sous nos oripeaux et nous ne mangions pas à notre faim mais nous n'avions pas été battus ou rarement. N'avaient pas davantage existé ces appels surprise en pleine nuit qui jetaient une population hâve et dépenaillée dans les rigueurs d'un hiver interminable.

Nous ne dormions pas pour autant. La nuit constituait le seul moment où, malgré notre fatigue, nous pouvions échanger quelques mots entre nous, à l'abri des gardes-chiourmes. Mais plus que ces discussions chuchotées au cours desquelles nous évoquions notre passé, nos familles tout en tentant de projeter un avenir – tant que l'être humain sent vaciller en lui la moindre trace de vie, il est ainsi fait qu'il se raccroche à la plus infirme lueur d'espoir – ou les

parasites qui infestaient nos dépouilles, les cris nous maintenaient éveillés. Ils continuaient sans cesse, comme si les tortionnaires ne prenaient jamais de repos.

Nous nous interrogeons mais sans véritablement parvenir à percer le mystère. Nous nous doutions qu'il se passait de l'autre côté des choses... étranges, répugnantes sans doute, mais nous préférons nous dissimuler la vérité plutôt que d'ouvrir grand les yeux pour finir par admettre ce que notre raison nous soufflait.

Nous savions pourtant que les bâtiments des fours crématoires avaient deux portes, l'une donnant sur le petit camp et l'autre sur l'esplanade pelée où nous nous occupions tant bien que mal quand nous n'étions pas employés à sortir les cendres des martyrs de la nuit. Quand les fours fonctionnaient, le ciel noir et bas d'hiver se teintait d'une lueur d'incendie. Le vent du Nord rabattait les volutes d'une fumée grise et grasse dont l'odeur empuantissait la campagne alentour. Il n'y avait que nous pour en sentir les effluves nauséabonds. Au-delà du camp, seulement des champs gelés à perte de vue. Même pas un corbeau. Rien sinon ce désert et la désolation avec nous au milieu, oubliés, perdus, asservis.

L'homme s'habitue à tout, y compris aux conditions de vie les plus abjectes. Nous étions plus mal traités que le plus vil des animaux mais nous survivions et les cris rythmaient notre quotidien comme une musique dont nous avions pris la mesure.

- Acceptions-nous passivement ce qu'elle symbolisait ? Je ne saurais le dire mais faute de pouvoir faire autrement, nous la supportions. Nous nous consolions aussi en nous disant que notre sort était probablement plus enviable que celui auquel étaient promis ceux d'à côté. Nous leur en voulions même parfois de nous déranger lorsque nous parvenions à isoler quelques moments d'accalmie dans notre calvaire.

Avec le temps, la lassitude gagna nos kapos et malgré l'ennui, ils nous harcelèrent moins. Suprême délicatesse dans ce monde brutal, ils nous offraient de temps à autre une cigarette que nous tétions à quatre ou cinq avec avidité. Vers la fin, ils s'humanisèrent au point d'échanger quelques phrases avec nous. Nous apprîmes ainsi qu'ils n'en savaient guère plus que nous sur ce qui se passait de l'autre côté. Ils étaient totalement tenus à l'écart de sorte que les cris incessants les intriguaient autant qu'à nous. Par bribes, ils nous révélèrent le peu glané grâce à des indiscretions.

En fait, l'autre côté représentait un camp dans le camp. Des équipes triées sur le volet y étaient cantonnées et s'occupaient de tout avec interdiction formelle de communiquer avec ceux d'au-delà la palissade. Ceci expliquait pourquoi, lorsque nous allions nettoyer, nous ne voyions jamais personne. D'après des bruits de couloir, des recherches secrètes étaient menées dans un centre spécial mais nous devions seulement nous occuper des grands bâtiments et des crématoires. Nous ne pouvions pas dévier de l'itinéraire assigné et nul d'entre nous n'avait jamais pu saisir le moindre détail susceptible de confirmer ce que nous pensions tous sans le dire. Les mots se bloquaient dans nos gorges et lorsque l'agonie résonnait d'une note particulière dans ce concert d'indifférence, nous baissions pudiquement les yeux en évitant de regarder autre chose que les bouts râpés de nos chaussures. Nous n'avions pas peur. Nous avions la certitude absurde que nos vies ne courraient aucun danger. Une tâche nous était dévolue qui nous protégerait et pourtant, nous souffrions du mal des autres, de notre lâcheté, de notre impuissance.

Impossible de nous révolter, nous n'en aurions pas eu la force. Nous étions maintenus dans un état de dépendance telle que le moindre effort nous épuisait. On nous donnait le minimum vital pour nous permettre d'exécuter notre travail. Là s'arrêtait la générosité de nos hôtes envers les prisonniers que nous étions. Nous avons eu le tort de nous trouver du mauvais côté de la barrière de sorte que nous comptions pour quantité négligeable. Nous valions uniquement comme main d'œuvre bon marché, corvéable à merci, devant rapporter plus qu'elle ne coûtait. Si d'aventure l'un de nous succombait sous le harnais de cette hargne destructrice, il était remplacé dans l'instant après avoir été achevé d'une balle dans la tête.

Encore était-ce moindre signe de piété car le plus souvent, il était laissé sur place jusqu'à son dernier souffle ou bien jeté dans un four dans l'attente de la prochaine flambée. Nous ne nous apitoyions du reste pas sur la disparition d'un de nos compagnons. Certains même enviaient son sort. Au moins avait-il fini de souffrir...

Dès lors, comment songer à se battre pour autre chose sinon se maintenir en vie, éventuellement aux dépens des autres ? Nos gardiens le savaient bien. Ils ne prenaient même plus la peine de gueuler leurs ordres. Nous étions conditionnés, domestiqués au-delà de toute raison. Dès notre arrivée, nous étions devenus leur chose et ils pouvaient faire de nous ce qu'ils voulaient en toute impunité. Ils ne s'en privèrent pas au début, tout autant pour tromper leur ennui que pour se venger de la malchance les obligeant à partager notre sort. Ils se lassèrent peu à peu, quand toute tentative de rébellion fut extirpée de nos esprits et qu'ils ne purent plus valablement justifier leurs violences gratuites. Nous avons appris à dissimuler, à nous plier sans rompre, à obéir en évitant les coups et les sévices. Nous gardions tous, au plus secret de nous, le même objectif : sortir de là. Une fois dehors, il serait peut-être alors temps, si nous en réchappions, de faire payer l'addition.

C'était sans compter sur le pouvoir d'oubli que procure le bonheur d'un foyer retrouvé, d'une famille reconstituée. Nous ne savions pas encore que même si nous ne pardonnerions jamais, la honte d'avoir été victime nous empêcherait de laver le sang par le sang.

Peut-être au fond est-ce mieux ainsi... La loi du Talion m'a toujours paru immorale même si de nos jours encore, des extrémistes louent son efficacité. A cette époque et compte tenu de l'état dans lequel nous nous trouvions, nous l'envisagions seulement comme un moteur maintenant dans nos corps squelettiques une étincelle de vie. Elle nourrissait notre haine et notre désir de vengeance. Elle nous permettait encore de penser mais nous aurions été incapables de passer à l'acte.

Plus tard, ce désir fou s'estompa pour laisser place à la réflexion. Nous étions quelques-uns à être revenus à la civilisation et les gens civilisés ne se vengent pas, ils jugent. Ils ne massacrent pas, ils condamnent.

Lorsque je regarde en arrière, que je fusète dans mon passé somme toute peu glorieux mais si encombrant, il me semble avoir vécu plusieurs vies en une. Il y a l'avant, le pendant et l'après camp. L'avant se perd dans une espèce de brouillard incertain où enfance et adolescence se mélangent dans des souvenirs confus. Le pendant a détruit presque tout ce qui avait existé avant et a pourri tout ce qui est venu après. Je n'ai jamais su être heureux depuis. Je n'ai jamais pu l'être. A l'âge où l'on apprend à le devenir, j'étais enfermé, zombie parmi d'autres réagissant seulement aux cris de ces inconnus dont l'âme déchirée s'est envolée dans la fumée noire des crématoires.

Au naissant, j'ai poussé un cri de victoire pour annoncer ma venue au monde mais j'ignorais alors être déjà mort. Plus tard, j'ai ressuscité par un autre cri mais ce n'était pas moi qui l'avais lancé. Quelqu'un d'autre, un inconnu dont je ne savais rien, l'avait envoyé au-delà des ténèbres pour implorer sa fin. Paradoxalement, il me réveilla de ma longue léthargie afin que je prenne conscience de n'être qu'un mort vivant.

Depuis, mon cœur gèle à pierre fendre et j'ai toujours froid. Quand je me regarde dans une glace, j'ai l'impression de voir un homme désincarné, d'apercevoir le reflet de quelqu'un que je ne connais pas. La pitié m'a quitté pour toujours. Ma jeunesse volée m'a transformée en vieillard prématuré, sec comme ces oliviers courbés ne donnant plus de fruit. Incapable de pleurer, d'éprouver la moindre émotion, plus rien ne palpète dans ma poitrine. Je ne vis plus depuis longtemps. Je fonctionne, c'est tout.

- Qui pourrait se payer le luxe de plaindre les lâches que nous avons été, les égoïstes que nous demeurons ? L'homme s'adapte à toutes les situations... Je me suis adapté au cloaque de l'indifférence. Je m'apitoie encore parfois sur moi-même mais sans croire au pardon, encore moins à la justice. Les autres m'importaient peu alors au point que mes compagnons d'infortune avaient fini par devenir des ennemis potentiels à partir du moment où je devais exclusivement songer à sauver ma peau mais que valait-elle à cette époque et vaut-elle davantage aujourd'hui ? Ceux qui criaient ne sont plus là pour me répondre. Je n'arrive pas à savoir si j'ai eu tort ou raison de les oublier, de ne plus les entendre à force d'habitude. Ils se rappellent pourtant à mon souvenir. Bien que ne les ayant jamais vus, leur image reste imprimée devant mes yeux et le ciel, même uniformément bleu, me semble toujours souillé par les cendres distillées par mon imagination. Toute musique, si harmonieuse soit-elle, s'achève dans une cacophonie de borborygmes inhumains. Jamais, en vérité, je n'ai quitté le camp.

Tout a commencé par un cri, comme toujours. L'homme sait seulement crier son désespoir. Il n'a aucune décence et le silence a quelque chose d'insoutenable, comme la solitude...

© Gilbert MARQUES, 2005